

Une enfance volée

par : [Pascale Trück](#)

Raide. Un mannequin. Et le visage figé. Et dans le visage, les yeux. Derrière les lunettes, les yeux, comme des huîtres mortes.

Le narrateur parle de sa vieille belle-mère et, juste après, de l'enfant qu'il était le jour du mariage de cette femme avec son père. Il parle de lui à la troisième personne : *l'enfant* ou *on*. La vieille dame y est pour quelque chose. Tout se passe comme si elle l'empêchait encore, des décennies après leur vie commune – mais était-ce vraiment une vie ? –, de dire *je*.

On voudrait rencontrer son regard, le regard terrible d'autrefois, on essaie de lui faire lever les paupières, on ne trouve que ses yeux morts.

La guerre est finie. La guerre qu'ils ont menée, chacun contre le camp de l'autre. En face du narrateur, il n'y a plus personne. Alors même le pronom personnel qui la désignait s'efface.

Plus envie de discuter. Veut qu'on lui fiche la paix.

Les souvenirs des batailles anciennes remontent. Et même les scènes qui pourraient paraître anodines révèlent la volonté de la marâtre de tout contrôler.

Elle fait couper les cheveux de l'enfant. Les boucles, l'enfance, c'est fini.

Si aujourd'hui elle est sans force, elle en avait à revendre autrefois. Elle s'approchait même de la toute-puissance. Elle régnait sur son territoire et n'aurait pas accepté qu'on s'y oppose.

Chacun connaît son rôle, sa place à table, la chaise où il doit s'asseoir, le lit où il dort. Tout fonctionne. On peut vivre indéfiniment sans penser.

Très vite, l'enfant comprend que cette force surhumaine cache un grand vide. Cette femme est dépourvue d'amour. En elle, quelque chose s'est figé, desséché, est même complètement mort. Alors elle fait en sorte que tout se fige autour d'elle. La pensée, la liberté, le goût pour l'aventure et la joie des autres sont abominables, sans doute, pour qui en est dépourvu.

On ne peut s'empêcher de penser aux V.F. (Vengeance Folcoche) qu'un autre enfant a gravés sur les arbres (dans le roman largement autobiographique d'Hervé Bazin, *Vipère au poing*). Mais l'enfant d'*Aucune chanson n'est douce* n'a rien gravé à l'extérieur, lui. Il a ravalé sa haine. En est resté au chagrin silencieux et à l'ennui. A préféré se mettre lui-même entre parenthèses. Il a en fait passé son enfance à observer cette étrangère, arrivée brutalement dans sa vie, qui n'a eu de cesse d'asphyxier autour d'elle toute velléité d'existence. Il n'y a eu ni explosions de colère ni insultes, mais la violence n'en est pas moins là, immense. Car frapper d'interdit une enfance, c'est une violence immense. Danielle Bassez s'empare de ce sujet avec beaucoup de délicatesse. Elle n'aime rien tant que les détails révélateurs, préfère aux larges aplats les petites touches.

La collection Grands Fonds de Cheyne accueille des textes « en marge de tout genre littéraire codifié ». Plusieurs autres titres de l'auteure sont disponibles dans cette collection.

Inscrivez-vous à notre
Newsletter

Courriel *

Danielle BASSEZ : *Aucune chanson n'est douce*
Cheyne éditeur, collection Grands fonds, 80 pages, 16 €

Le dernier ouvrage de Danielle Bassez, livre des blessures, revisite une enfance dévastée par la perte de la mère. Le récit s'ouvre sur la vision de la belle-mère morte, d'une cruauté glaçante : «*Derrière les lunettes, les yeux, comme des huîtres mortes.*» La mémoire remonte par vagues depuis l'arrivée de l'intruse héritant du gosse «*impossible à larguer.*» Mais «*l'animal sauvage*» se rebiffe contre celle qui sévit, revêche, «*coupe tout ce qui dépasse.*» L'écriture acérée, segmentée par le va et vient discontinu de la mémoire, oppose la figure de la mère, «*la belle femme*», à celle de la marâtre qui fait table rase du passé, transforme la maison en «*palimpseste*». L'enfant, avec l'arrivée des nouveaux nés, s'exile davantage dans sa douleur. La marâtre attise les haines : «*elle leur servait un jus empoisonné, qu'ils buvaient tous, comme des fourmis autour d'une flaque.*» Au-delà du trépas, «*plus rien entre eux, que l'immense étendue de l'absence.*»

Fable pathétique, d'émotion abrupte. Des lambeaux de vie arrachés au deuil outragé, à la hargne, à la boue du non-dit.

Michel MÉNACHÉ

Aucune chanson n'est douce de Danielle Bassez

Aucune chanson n'est douce de [Danielle Bassez](#) vient de paraître aux éditions Cheyne. C'est le sixième livre de Danielle Bassez que publie la collection [Grands fonds](#).

De Danielle Bassez, lire [Toute la nuit, j'ai roulé vers rien](#).

Aucune chanson n'est douce... et ce récit pas davantage. Sa chanson se fait entendre sans une voix douce – maternelle, peut-être -, qui l'aurait sinon adoucie, au moins murmurée dans le creux de l'oreille. Mais voilà : en mourant la mère semble avoir emporté toute trace d'elle, hormis la photo d'une belle femme posée sur la cheminée et qui, rangée par on ne sait qui, un jour disparaît. Une seconde épouse, bientôt mère, l'a remplacée au foyer familial.

Ils chantent beaucoup, ils chantent dans la voiture, pendant les voyages. Sans doute est-ce une manière de les faire tenir tranquilles. Elle chantonne *Perrine était servante*, et ils reprennent en chœur. Le fils est assis devant, entre père et mère, parce qu'il est le fils, les filles derrière, parce qu'elles sont des filles, la grand-mère est au fond et distribue les caramels malgré l'interdiction. Chanter est également un procédé efficace, en usage dans certains pays, qui consiste à occuper les corps et les esprits, à mettre tout le monde au même diapason. Pendant qu'on chante, on ne pense pas. Pendant qu'on chante en chœur, on ne se distingue pas. Dans la voiture, derrière le dos paternel, il ne chante pas. Elle le houspille. Elle dit qu'il fait bande à part. C'est vrai.

Celui qui fait famille à part est l'enfant du premier mariage. Il brouille la belle image que la nouvelle épouse du père veuf avait rêvé de donner de sa vie conjugale puis familiale. Elle ne le lui pardonnera pas.

Veuve à son tour et vieillissante, celle qui, d'une haine ordinaire, a fait une gigantomachie où tous les cœurs périssent avant l'âge, se fracture une main qui ne savait pas caresser. La haine fait exploser l'univers quotidien. D'un côté la maison, « creuse comme une coque » et « les objets, immobiles ». De l'autre elle, installée chez une de ses filles. Elle rejoindra le veuf au cimetière tandis que l'autre fils, celui qui n'était pas le sien et qui ne l'est jamais devenu, se rendra sur la tombe de sa mère enterrée avec ses propres parents.

On ira donc la retrouver, celle qu'il a laissée seule, là-bas, en plein champ, en compagnie des deux vieux que tous ont oubliés. On marchera dans le sable. On versera de l'eau. On lui parlera. On lui dira qu'on est son messenger, le fragment qu'il a détaché de lui par force pour le lui adresser, sa substance, sa chair, on lui dira qu'on est lui et qu'il n'a jamais cessé de l'aimer.

C'est un récit âpre, sans douceur qu'a écrit Danielle Bassez. Aucun ne s'y nomme de son prénom, seulement de la place qu'il occupait : le fils du premier lit, le fils et les filles du lit d'après, là-bas la mère morte, quelque part entre épouses et enfants, absence et présences, le père remarié, et « elle », enfin, à cause de qui la vie n'aura émergé que sous la forme de ce récit.

[Dominique Dussidour](#) - 5 octobre 2013

NON CLASSÉPar D. Maurel | le 08/07/2014 | 10:00 | 

OMBRES ET LUMIÈRES DE DANIELLE BASSEZ

Avec *Aucune chanson n'est douce*, Danielle Bassez poursuit un travail d'écriture exigeant placé sous le signe de la fresque familiale. L'enfance y apparaît ici comme une longue blessure, que le temps n'aura jamais refermée. Amoureuse de la Grèce, cet ancien professeur de philosophie creuse dans ses textes une ligne sombre, un sillon qui pourtant dévoile aussi ses traces lumineuses.

Danielle Bassez ignore les fioritures et parle directement. Loin du jeu littéraire, elle le juge parfois sévèrement, surtout quand ses manifestations s'apparentent à des foires.

Professeur à la retraite mais pas en retrait, elle habite depuis fort longtemps à la Villeneuve de Grenoble. Les livres, la musique, on le comprend vite, sont une essentielle compagnie dans une vie tournée vers le savoir. Elle a enseigné la philosophie de nombreuses années au lycée de Vizille, sans jamais chercher une mutation pour la grande ville. Traverser la campagne et voir des vaches matin et soir, voilà qui comptait bien plus pour cette fausse urbaine née à Châteauroux, dans le Berry.

« Une sorte de transe »

Chez Danielle Bassez, l'écriture vient de loin et du plus profond. Ainsi *Tombeau*, un premier texte écrit juste après la mort de son père, publié en 1992, lui est-il venu « *dans un état spécial, une sorte de transe, avec l'impression d'être un médium et que mon père écrivait à travers moi* ».

Comme dans toute œuvre, ce premier opus donne le ton et la clé de l'écriture. Celle-ci sera mémorielle, autobiographique et de haute tenue, travestissant plus ou moins sous les habits du récit une quête à la fois intime et parlant à chacun. Le dialogue – par-delà la mort – avec les êtres chers, les lancinantes blessures de la perte, les douleurs de l'enfance, les traces durables de l'amour.

Ce travail littéraire de haute tenue a trouvé depuis ses débuts chez Cheyne éditeur une maison à sa mesure. Jean-François Manier a en effet accueilli son premier texte lorsqu'il a créé la collection Grands fonds et, depuis, l'ensemble des

textes ou presque y a pris place. Très attachée à l'aventure de cette maison installée dans l'Ardèche du nord, Danielle Bassez vient de signer les notes de *Trois ménélogues*, un recueil d'aphorismes de Jacques Lacarrière paru ce printemps.

Le corps du texte

La grande affaire, dans tous les textes, c'est le corps : s'il n'est plus possible de le toucher, alors que l'écriture en restitue la présence, au plus près des gestes et de l'esprit. Ainsi, brosse-t-elle un admirable portrait de son père, lecteur buissonnier, dans un texte plus tardif, *Écrits dans les marges*. De cet homme, employé des postes et amoureux des livres, sa mémoire a épié l'allure et les habitudes, le corps tout entier engagé dans la lecture : l'homme lisait de tout et tout le temps, annotait les marges, glissait dans les livres ses notes de lecture, « *des fétus qu'il planque entre les pages* ». Monde des signes et du sens, dont la ferveur lui a été transmise.

« *Il s'attaque à des livres abrupts, froids, étincelants, aux arêtes bien découpées, qui offrent des prises à l'intelligence...* » : on peut retourner le compliment aux textes de Danielle Bassez. J'aime par ailleurs à penser que ce n'est pas tout à fait un hasard si ce texte tendre est paru dans une autre collection du même éditeur, comme pour en signaler la lumière particulière et rare.

Dans la famille des marâtres

Mais le corps peut être aussi celui de l'ennemie. Dès l'attaque de *Aucune chanson n'est douce*, voici la belle-mère, celle qui a pris la place de la mère morte, bouleversé l'enfance, tyrannisé corps et âme le narrateur. « *Ce qui est apparu dans l'encadrement de la porte : une toute petite chose. Rétrécie. La tête sans cou, enfoncée dans les épaules, environnée d'une mousse de cheveux gris, frisottés d'un reste de permanente. Les bras pendants au long de la blouse informe, du torse plat, d'une absence de hanches. Au long d'un corps tout d'une pièce. Raide. Un mannequin. Et le visage figé. Et dans le visage, les yeux. Derrière les lunettes, les yeux, comme des huîtres mortes.* »

De retour sur les terres du passé, l'homme adulte contemple ainsi la belle-mère devenue cette vieille femme ratatinée qu'il visite par devoir. Dans la nombreuse famille littéraire des marâtres, celle de Danielle Bassez a une tonalité à part. La précision presque sèche de l'écriture, la phrase courte qui se referme sur le mot juste. Faire rendre gorge à la mémoire pour cracher la vérité des émotions.

« *Longtemps, on a cru à de la haine. C'était de la haine. Féroce. Une envie de vous anéantir, de vous enfoncer dans le sol. De boucher l'endroit de votre disparition en pesant de tout le poids de la haine pour vous empêcher de resurgir. On n'avait pas à être là.* »

Le texte déplie avec minutie la tragi-comédie des jours, le combat de la belle-mère pour faire plier le corps et l'esprit de l'enfant, « *le met en ordre, le discipline* », mais aussi le silence du père qui laisse dire, laisse faire, « *axe de la vie et traître parfait* ».

Chercher la voix

L'écriture de Danielle Bassez relève du travail de la pierre. D'un bloc, et avec l'outil qui convient, il s'agit peu à peu d'éliminer de la matière, jusqu'à atteindre le cœur nécessaire du texte. Le noyau dur. « *Parfois, j'enlève tellement qu'il ne reste rien !* » Elle dit avancer dans l'écriture au rythme d'une tortue. « *Tant qu'une phrase n'est pas d'aplomb, je ne passe pas à la suivante, et cela peut durer longtemps.* »

Aux confins du roman et de poésie, cette écriture cherche obstinément sa voix. Pas étonnant que, pour rendre compte de son amour absolu de la Grèce, l'auteur évoque ses premiers pas sur ce sol mythique, et comment cette langue et sa musique l'ont sur le coup emportée. Comme un coup de foudre auditif. Et cette justesse, cette quête du rythme à la virgule près, cette manière qu'ont les mots d'aller l'amble avec les émotions, elle éclate à tout moment. Surtout peut-être quand surgit une trace de la mère tant aimée.

« *Il a peur. Des éclairs, du bruit de la pluie sur la véranda, sur le parapluie, et même des plumes, des duvets qui volent. Un souffle l'écorche. En réalité, elle lui en veut d'avoir été aimé. Elle en veut à celle qui l'a aimé, et, par cercles successifs, à ceux qui, de près ou de loin, ont aimé la belle femme, et l'aiment, lui, par ricochets, parce qu'il lui ressemble, à ce qu'on dit.* » Un récit âpre, où aucune chanson douce de l'enfance ne console de rien. Juste une petite lueur, ça et là, celle du violent amour pour la « *belle femme* », dévotion intouchable, trace que rien ne peut effacer.

Un palimpseste

« *Un livre que je pensais ne jamais écrire, et qui est venu d'un coup, que je n'ai pas eu à rafistoler.* » A nouveau, cette écriture du jet, de la nécessité plus forte que tout, de l'implacable. « *Le sentiment d'être vraiment au cœur.* » Et au plein cœur de cette chanson pas douce, la maison d'enfance occupe une place de choix.

« *La maison est un palimpseste, couvert de tant de couches de peinture et d'oubli que nul ne se souvient des couleurs d'origine, des odeurs – odeurs de terre humide, froide, de la cave, odeur de sciure tiède au grenier, odeur de lessive, de draps bouillis dans la lessiveuse – ne se souvient du carrelage lavé à grande eau chaque matin, du parquet craquant, des marches cirées de l'escalier, de la boule de verre au bas de la rampe.* »

Danielle Bassez avoue avoir tourné autour du pot depuis longtemps, autour de ces lieux et de ces murs. Mais cette fois, il lui a fallu se lancer, se jeter à l'eau. « *Cette maison aujourd'hui vide, ces murs qui ont perdu leur âme... J'écris pour empêcher que les choses disparaissent.* » Celle qui parmi ses écrivains tutélaires cite volontiers Bataille, Yourcenar ou encore Racine, « *pour l'épure* », qui suit Michon « *comme un frère* », avance aussi sur une voie où l'on croise d'autres ombres, celle d'Annie Ernaux par exemple. Une quête d'universel et d'impersonnel dans les traces fécondes de la mémoire intime.

Danielle Maurel

